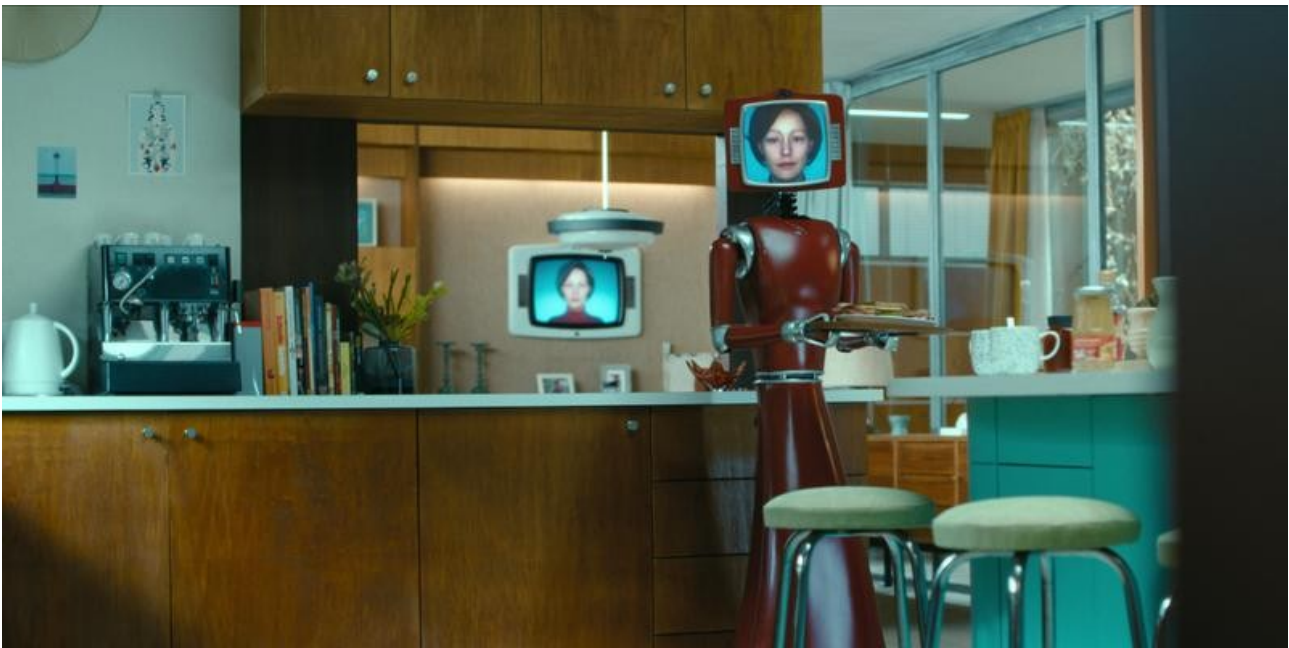


« Cassandra », sur Netflix : quand un robot ménager sème la terreur

Tableau cruel de la condition féminine en Allemagne à travers les décennies, une horripilante série met en scène une androïde surgie du passé.

Par Thomas Sotinel

Publié le 14 février 2025 à 17h00 · 🕒 Lecture 3 min.



Cassandra (Lavinia Wilson), dans la série « Cassandra », créée et réalisée par Benjamin Gutsche.

Son châssis longiligne laqué d'un rouge framboise écrasée évoque plus les designs de l'électroménager des années 1970 que la terreur. Son visage, qui apparaît sur un écran à tube cathodique, est celui de l'archétype de la ménagère de moins de 50 ans, telle que la rêvaient les publicitaires il y a un demi-siècle. Ce qui n'empêche pas Cassandra de répandre le malheur autour d'elle.

La minisérie allemande dont ce robot (peut-on dire « cette robote » ?) est le personnage central va et vient entre la RFA, telle que la gouvernait le chancelier Helmut Schmidt, et l'Allemagne d'aujourd'hui, faisant de l'idéal féminin germanique défini par le triple « K » (*Kinder, Küche, Kirche* – les « enfants », la « cuisine », l'« église ») une figure maléfique.

L'idée est assez forte pour porter la série de bout en bout – ou presque. La conclusion, forcément paroxystique, de la lutte entre la famille Prill, incarnation d'une nation métissée et tolérante, et Cassandra, la femme-robot que les diktats de la tradition ont rendue folle, cache ses incohérences et ses excès dans un tourbillon de violence. Mais ce n'est pas assez pour gâcher l'exquis malaise qui vient à la vision de la série.

Machine à tuer

À la suite d'un drame dont les détails sont lentement dévoilés, les Prill ont quitté Hambourg pour une maison dans les bois, un prototype de *smart home* élaboré cinquante ans plus tôt, située aux abords d'une petite ville tranquille. David (Michael Klammer), le papa, est romancier ; Samira (Mina Tander), la maman, plasticienne ; Flynn (Joshua Kantara), l'aîné, lycéen et gay ; et Junoe (Mary Tölle), la cadette, écolière et traumatisée par le drame évoqué plus haut.

En explorant leur nouveau logis, les Prill réactivent Cassandra, qui, dans un premier temps, se révèle fort serviable. Elle ne va certes pas à l'église, mais fait la cuisine et s'occupe des enfants. Samira, sans doute grâce à sa sensibilité d'artiste (le scénario n'est pas imperméable aux lieux communs), perçoit la première la perversité de cet objet pensant conçu avant l'avènement du numérique.

Une série de flash-back déroule peu à peu la genèse de la conception du robot. Au commencement était une autre famille nucléaire, les Schmitt, dont un homme dépourvu d'empathie et une femme qui va de désillusion en désillusion se disputent la direction. Ce patriarce-là est un pionnier de la robotique, ce qui expliquera la mutation de Cassandra d'organisme vivant en machine à faire le ménage et à tuer.

Sous l'influence de Stephen King

C'est dans ce retour vers un âge d'or dont la série démonte minutieusement la mythologie que Cassandra trouve son identité. Dans le rôle-titre, Lavinia Wilson peut faire miroiter les facettes d'une personnalité complexe, qui n'arrive jamais tout à fait à choisir entre la soumission (au mari, à la tradition) et la révolte. Grâce à cette exploration de la psyché d'une *Hausfrau*, on peut prendre au sérieux la version dégradée de Cassandra, celle qui avance sur des roulettes, celle dont l'expression des sentiments passe par des courts-circuits et des sautes de tension.

Le créateur et réalisateur de la série, Benjamin Gutschke prend soin de ne pas idéaliser sa version contemporaine de la famille allemande. La figure paternelle, en particulier, en prend pour son grade. Les bénéfices du remplacement d'un patriarce (et savant fou) par un artiste sensible se révèlent illusoire, et la place qui est assignée au personnage de David Prill dans les derniers épisodes est l'une des surprises les plus gratifiantes de *Cassandra*.

Pour le meilleur et pour le pire, cette série très allemande (autant, au moins, que *Dark*) est placée sous une influence transatlantique, celle de Stephen King. La structure du récit, la propagation du mal à travers le temps (thème qui n'est pas étranger à la culture allemande), l'irruption de l'horreur dans un quotidien idéalisé sont ici acclimatés avec aisance. Mais les trucs narratifs de l'auteur de *Simetierre* (Albin Michel, 1983), qui aime à dire « *quand on ne peut pas terrifier ou horrifier, on peut toujours révolter* », sont aussi mis à contribution, entraînant le récit dans une surenchère de rebondissements grand-guignolesques sans doute née du manque de confiance de l'auteur dans la cohérence de son récit ou dans la patience de son public.

Il a tort. L'essence même de *Cassandra*, cette représentation paroxystique des statuts féminins au fil des décennies, suffit largement à faire de la série l'une des plus intéressantes de la production allemande de ces dernières années.



Cassandra, série créée et réalisée par Benjamin Gutschke (All., 2025, 6 × 45 min). Avec Lavinia Wilson, Mina Tander, Michael Klammer, Franz Hartwig.